

1324 : l'occitan avec des fleurs

JEUX FLORAUX La fondation de l'Académie des Jeux floraux intervient un siècle après l'âge d'or des troubadours. L'idée avait germé l'automne, dans un verger. Au printemps, sous les arbres en fleurs, la meilleure chanson occitane de l'année obtient la première « violette d'or ». Mais un siècle après la Croisade, les Troubadours ont un peu perdu de leur verve...

CELA COMMENCE comme un conte : « Per so, en lo temps passat... » : « *C'est ainsi qu'il y a longtemps, en la royale et noble cité de Toulouse, vivaient sept valeureux, savants, subtils et fins seigneurs, qui eurent grand désir et grande passion de "trouver" cette noble, excellente, merveilleuse et vertueuse dame Science, pour qu'elle leur donne et leur administre le gai savoir de composer, afin de savoir faire de bons poèmes en langue romane...* »

La « langue romane », c'est l'occitan de ce temps-là. Les sept seigneurs sont sept amis qui se retrouvent chaque dimanche dans le verger que l'un d'entre eux possède peut-être au faubourg des Augustines (actuel quartier Saint-Aubin), au-delà des remparts. Là, pour se délasser de leurs occupations habituelles (deux sont marchands, deux banquiers, un greffier, un « bourgeois », le dernier est « donzel », c'est à dire noble), ils s'amusent à « trobar » (trouba), trouver, ce verbe qui a pris le sens de « composer des vers » depuis la grande époque des Troubadours. Et comme ils ont conscience de vivre en une époque pas tout à fait aussi brillante de ce point de vue, l'idée leur vient un

mardi après la Toussaint de 1323 de convoquer dans leur verger « maravilhos e bel » (mèrabillouss é bèl, merveilleux et beau) « *le premier jour du mois de mai* » tous les poètes et troubadours des « *diverses parties de la langue d'oc* » pour y montrer leurs compositions. Et « A cel que la fara plus neta - Donarem una violeta » (*à celui qui la fera plus belle nous donnerons une violette*) précisent-ils dans leur lettre, écrite en vers « au pied d'un laurier ». Envoyée début novembre, la lettre des sept Toulousains fait son petit effet puisque le premier mai, « mant trobador » (de nombreux troubadours) sont



reçus par eux en présence des capitouls et « *grande quantité d'autres hommes de qualité, docteurs, diplômés, bourgeois, marchands et de nombreux autres citoyens de Toulouse* ». Il y a tant de concurrents qu'il faut une journée « de mayti e de vespre » (le matin et le soir) pour les recevoir, une autre pour délibérer et « *elegir lo mays net* » (choisir le plus beau) et une troisième, « le troisième jour de mai, fête de Sainte Croix », pour annoncer le verdict en public et donner la violette d'or à Maitre Arnaut Vidal de Castelnaudary qui devient par là-même « docteur en la gaie science ». Cet Arnaut Vidal s'est déjà rendu célèbre par un roman en vers, *Guilhem de la Barra* cinq ans plus tôt. Ce jour-là, il est récompensé « *per una noela canso ques hac fayta de Nostra Dona* » (pour une nouvelle chanson qu'il a fait au sujet de Notre Dame). Car s'ils se réclament des anciens Troubadours, nos sept « seigneurs mainteneurs du Gai Savoir » vivent dans la Toulouse très catholique du début du xiv^e siècle, une Toulouse française et conformiste. Depuis la fin de la Croisade albigeoise et la mise au



pas du Midi, poésies et chansons sont rentrées dans le rang et la seule dame qu'on se permet de chanter est désormais la Vierge Marie, on est bien loin du temps des grands troubadours toulousains des XII^e et XIII^e siècles.

Cet autre Vidal par exemple, Pèire, « fils d'un pelletier » et « *l'un des hommes les plus fous qu'il y ait jamais eu : car il croyait que tout ce qui lui plaisait ou qu'il voulait pouvait être mis en vers* ». Il aurait en tout cas été fou de douleur à la mort du « bon comte Raimon de Toulouse » au point de couper les queues et les oreilles de tous ses chevaux, tondre le crâne de tous ses serviteurs et interdire qu'on ne se taille la barbe ni les ongles. Il fallut rien moins que le roi d'Aragon pour le tirer de ce deuil extrême et l'emmenner avec lui.

GRAND VOYAGEUR, Vidal semble avoir la manie de s'amouracher des femmes mariées. Les maris le prennent d'abord mal : un chevalier de Saint-Gilles lui coupe un bout de langue. Puis plus tard avec humour. Baral de Marseille, éclate de rire quand sa femme, furieuse, lui dit que Vidal lui a volé un baiser à son lever. Et quand Vidal manque de se faire tuer par des bergers pour s'être déguisé en loup, la dame de ses pensées se prénommant Loba, c'est à dire Louve, celle-ci « *commença par montrer grande joie de la folie que Pèire Vidal avait faite et à rire beaucoup, et son mari de même* »...

Autre Toulousain, Aimeric de Pegulhan, fils d'un drapier, qui aurait découvert le moyen de faire de belles chansons en courtisant sa voisine. « *Mais le mari se disputa avec lui et le déshonora. Et Sire Aimeric s'en vengea en le frappant avec une épée en pleine tête, ce qui le força à fuir Toulouse.* » Plus tard, Aimeric aurait appris que le mari, guéri, était parti en pèlerinage. Ni une ni deux, il se fait passer pour un voyageur malade et héberger chez la même voisine. « *Et le lendemain, Sire Aime-*



ric fit demander la dame ; et la dame vint en la chambre et reconnut Sire Aimeric et s'en étonna beaucoup, lui demandant comment il avait pu entrer dans Toulouse. Et il lui dit : par amour pour elle ; et il lui raconta tout. Et la dame fit semblant de remonter les draps et elle l'embrassa. Dès lors, je ne sais rien de précis, mais Sire Aimeric resta là dix jours sous prétexte de maladie. » Reparti en Italie, Aimeric y mourra cathare.

MAIS si, épris de vertu et de raison, nos sages sept mainteneurs, ne réussirent pas à ressusciter la belle époque des Troubadours, eux et leurs successeurs immédiats feront tout de même beaucoup pour en transmettre l'héritage et pour leur langue occitane, que ce soit par leurs très belles « Leys d'Amors », première véritable grammaire et stylistique d'une langue moderne, ou par leur conceptualisation du « gai saber », le gai savoir dont, cinq siècles plus tard, l'allemand Nietzsche allait faire l'un des fondements de sa philosophie : « *Ce concept occitan de la "gaya scienza", écrira-t-il, cette unité du chanteur, du chevalier et de l'esprit libre qui distingue la merveilleuse culture des premiers Occitans de toutes les cultures équivalentes* »...

À lire : *Las Leys d'Amors*, publié par Joseph Anglade, Privat 1919. *Anthologie des Troubadours*, textes choisis, présentés et traduits par Pierre Bec, 10-18 1979. *Histoire et anthologie de la littérature occitane*, Robert Lafont, Les Presses du Languedoc 1997.

STUDIO  IFFÉREMENT

Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Jean-François Binet

Ci-dessus, le troubadour toulousain Aimeric de Pegulhan frappant le mari de sa voisine avant de s'enfuir chanter ailleurs.

Ci-contre, une centaine d'années plus tard, le 3 mai 1324, la première violette d'or de l'Académie des Jeux floraux (la plus ancienne académie littéraire d'Europe) est remise à Arnaut Vidal au milieu du verger dans le faubourg des Augustines.

+ d'infos : jeux.floraux.free.fr